



André Durand présente

‘ ‘La seconde surprise de l’amour’’
(1727)

comédie en trois actes et en prose de MARIVAUX

pour laquelle on trouve un résumé

puis une analyse où sont examinés :

- l’intérêt de l’action (page 3)
- l’intérêt littéraire (page 4)
- l’intérêt psychologique (page 4)
- l’intérêt philosophique (page 5)
- la destinée de l’œuvre (page 6)

Bonne lecture !

Résumé

La pièce s'ouvre par les soupirs d'une dame affligée. La Marquise a perdu son époux tendrement aimé juste un mois après l'avoir épousé, et n'admet pas la possibilité de voir se renouveler le miracle des éblouissantes semaines qu'elle avait vécues. Elle affirme à Lisette, sa suivante effarée qui voudrait la voir sortir de son chagrin : *«Il n'y a plus de consolation pour moi»*. Lisette n'écoute guère les plaisanteries livresques et raffinées, les madrigaux en forme de syllogismes d'un pédant du nom d'Hortensius, que la Marquise a engagé pour lui enseigner les belles lettres, la morale et la philosophie, et qui se trouve bien dans son fromage, où lui sont assurés le gîte et le couvert, mais d'où un mariage pourrait le déloger. Un comte et un chevalier, tous deux amis du mari, auxquels la Marquise ne peut refuser sa porte, viennent aussi quelquefois la voir. Lorsqu'on prétend que le Comte, très empressé auprès de la Marquise, l'épousera, elle s'indigne de cette supposition. Quant au Chevalier, voisin de la Marquise avec laquelle il partage une cour et le goût de la lecture, il est décidé à pleurer à jamais sa maîtresse, Angélique, qui s'est enfermée en un couvent pour empêcher un mariage forcé, décidé à *«se confiner dans le fond de sa province, pour y finir une vie qui lui est à charge»*. Mis en présence l'un de l'autre pour un motif quasi anodin, les deux inconsolables qui ont renoncé à l'amour, et se résignent à une solitude éternelle, parce qu'ils ont perdu l'objet de leur intense affection, se découvrent, «reconnaissent» leur douleur.

Quand Lisette engage le Chevalier à épouser la Marquise, il refuse. Lorsque celle-ci apprend ce refus, elle est indignée, en apparence contre Lisette, qui l'a compromise en offrant sa main, mais en réalité contre le Chevalier, qui l'a dédaignée. Elle se jure d'assujettir le rebelle. L'adresse de Lisette, la maladresse de Lubin, le valet du Chevalier, la sottise d'Hortensius, se mêlant à tort et à travers des affaires de coeur de leurs maîtres, provoquent le dépit et le ressentiment de la Marquise, réveillent sa coquetterie, sèment le trouble et l'inquiétude dans le coeur du Chevalier, y font germer la jalousie.

Après une première passe d'armes, où les deux adversaires, qui prétendent chercher uniquement à se consoler de leurs chagrins mutuels, sondent avec prudence les défauts de leurs cuirasses, l'escrime devient plus serrée : dans une scène très divertissante, on se pique, on se fâche, pendant que le pédant fait la lecture de sages pensées inspirées de Sénèque sur le dos duquel on se réconcilie aux dépens du Comte, aux frais d'Angélique, au dommage surtout d'Hortensius qui, ayant fait l'apologie de la raison et recommander de fuir les passions, est congédié. Mais l'amour se déguise toujours sous le masque de l'amitié.

Au troisième acte, le Comte, voulant éprouver les sentiments du Chevalier pour la Marquise, se flatte, en parlant au premier, de ne point être indifférent à la seconde. Le Chevalier, dépité, jaloux, abonde dans son sens, se déclare ravi, proclame libre son coeur, accepte d'enthousiasme l'idée d'épouser la sœur du Comte, annonce tout cela à la Marquise. Celle-ci, seule, s'exclame : *«Ah ! je ne sais où j'en suis ; respirons, d'où vient que je soupire ? les larmes me coulent des yeux ; je me sens saisie de la tristesse la plus profonde, et je ne sais pourquoi. Qu'ai-je affaire de l'amitié du Chevalier ? l'ingrat qu'il est, il se marie : l'infidélité d'un amant ne me toucherait point, celle d'un ami me désespère ; le Comte m'aime, j'ai dit qu'il ne me déplaisait pas, mais où ai-je donc été chercher tout cela ?»* (III, 9). Puis, piquée, elle rend au Chevalier la monnaie de sa pièce, et agrée le Comte. Et, pendant que l'heureux prétendant, impatient, court chercher un notaire, les deux amoureux, au bout d'une longue série d'épreuves, de pièges et de feintes, juste épuisés d'avoir tant lutté pour oser affronter, formuler leurs inconscients et secrets désirs, voient enfin clair dans leurs coeurs, finissent par s'avouer leur commune flamme, Lisette commentant : *«Elle a de l'amitié pour le Chevalier, le chevalier en a pour elle ; ils pourraient fort bien se faire l'amitié de s'épouser par amour.»* Mais, le comte devant revenir avec le notaire, ils se désespèrent, l'un dans les coulisses, devant Lubin ; l'autre en scène, devant Lisette, fine mouche, qui jette de l'huile sur le feu. Pour une fois, Lubin fait merveille : il apporte en cachette, à la Marquise, la lettre d'adieu du Chevalier, la lettre d'amour qu'il avait écrite, jetée, reprise, jetée de nouveau. Ainsi, dans leur dernier duo, les deux amoureux s'avouent leur amour, oublient les *«jamais»* et les *«toujours»* dont, pour s'en préserver, ils s'étaient armés, et le notaire, amené par le Comte, n'est pas venu inutilement. Aussi Lubin, qui va épouser Lisette, peut-il lancer ces mots de la fin : *«Allons, de la joie !»*

Analyse

Intérêt de l'action

La pièce inaugurerait un genre très difficile, la variation sur un thème connu, car il s'agit à la fois de combler l'attente du public et de la tromper en renouvelant l'intérêt. En effet, elle reprenait, en la transformant, et en la développant, l'intrigue de la première *“Surprise de l'amour”*, les deux partenaires ayant apparemment de bonnes raisons de ne pas aimer, mais se laissant pourtant «surprendre» par l'amour ; Marivaux se posant de nouveau la question qui semble l'avoir passionné : Comment naît l'amour? Comment à partir d'une amitié, certes vite qualifiée de *«dangereuse»*, Cupidon parvient-il à planter sa flèche?

Contrairement à un procédé répandu, ce n'était pas une suite de *“La surprise de l'amour”*. Il s'agissait plutôt de deux tableaux formant un diptyque et composés par une main différente, à la façon de Watteau, que Marivaux connut personnellement, et qui est, entre tous les peintres, celui qui par affinité se tint le plus proche de lui. Il venait de peindre *“L'amour au théâtre italien”*, scène joyeuse, puis *“L'amour au théâtre français”*, qui est plus majestueux, Ce que Watteau avait composé dans le silence immobile des couleurs, Marivaux le transforma en mouvement et en paroles.

La différence entre les deux pièces est que les personnages ne sont plus séparés par l'hostilité des sexes ennemis ; ils ont même été comblés sentimentalement et restent attachés à l'idole de leur souvenir. Mais un nouveau piège les guette : leur viduité sentimentale, qui se traduit par une mélancolie élégante, les rend réceptifs à un nouvel amour. Ils succombent au charme insidieux de la sensibilité triste.

Autre nouveauté, le personnage d'Hortensius, qui représente la raison livresque, opposée à la sagesse vitale des deux protagonistes. Par opposition à la légèreté du dialogue des précédents, la lourdeur de son langage a quelque chose d'obscène, preuve de l'importance décisive du ton dans ce théâtre où les mots sont tout.

Le thème de la veuve qui se dit inconsolable mais est rapidement consolée était classique : il fut celui de *“La matrone d'Éphèse”*, transmis par Pétrone. Mais, ici, la veuve est doublée du Chevalier, qui se dit lui aussi inconsolable. Ils se confient l'un à l'autre. Des épanchements mutuels les amènent à une estime réciproque, à une amitié exclusive puis, enfin, sous l'action de la jalousie qu'excite le Comte épris de la Marquise, à un amour déclaré. En dépit de la morale et des intrigues du pédant Hortensius, un mariage se dessine. Réticences d'un amour qui s'ignore ou qui se combat lui-même, aveux retardés par la pudeur, paroles qui démentent les sentiments, tels sont les traits de cette comédie où on retrouve la malice et le désenchantement qui font le charme de Marivaux.

La suivante subtile qu'est Lisette, et le valet naïf qu'est Lubin concourent à provoquer ce dénouement, car, comme dans beaucoup d'autres de ses pièces, Marivaux a ici étroitement lié maîtres et serviteurs : leurs penchants secrets, leurs tiraillements de tête et de cœur, des émois discrets jusqu'aux aveux explosifs. Car, en contrepoint au chassé-croisé subtil auquel se livrent les aristocrates, se déploient les manœuvres amoureuses des serviteurs.

D'une construction plus achevée, plus surprenante que la première, mais n'ayant plus son allure primesautière et sa simplicité, étant noire et féroce, tout autant que drôle et réjouissante, *“La seconde surprise de l'amour”* est un brillant billard amoureux qui affirmait la maîtrise de Marivaux. La situation posée dans un acte I bien construit et bien équilibré se développe harmonieusement dans un acte II rempli d'esprit, de grâce, nuancé, d'une psychologie achevée, d'un comique accompli. Et l'acte III est inouï. À chaque instant, la pièce pourrait se terminer, mais il semble qu'un malentendu s'y glisse toujours pour contrarier cette fin. Ce malentendu, qui se joue entre les deux termes : amour et amitié, peut également être lu comme une histoire initiatique : le couple doit surmonter plusieurs crises avant de se trouver. Ces crises demandent des sacrifices : «l'intellectuel» de la Marquise, tout comme son autre prétendant, doivent être écartés. Le premier renvoi est accompli par les serviteurs, les aristocrates utilisant les petites gens pour réaliser la sale besogne. À la fin de la pièce, néanmoins, on sent une véritable «overdose» de sentiments amoureux, analysés, vécus, étranglés, revécus, le

passage de la dépression au bonheur, du bonheur au doute, étant exténuant, au point qu'on peut se demander s'il n'y a pas, à l'instant de la fin, un grand gâchis.

Même si c'est le comique qui prime dans cette représentation des avatars du désir et de la communication, la pièce est faite de la valse-hésitation, tissée de manipulations, de dissimulations et de malentendus, qui amène la Marquise et le Chevalier à passer d'une amitié sincère à un amour fougueux, à accepter cette vérité : ils s'aiment, et doivent donc abandonner leur geste sublime et racinien de retrait du monde, céder à l'attraction irrésistible des corps. Il leur en faut pourtant du temps, à ces deux âmes chagrines pour vaincre leurs résistances, reconnaître et accompagner la force de leur désir, écouter leurs sentiments !

Marivaux mit en oeuvre sa «métaphysique du coeur» avec beaucoup de maestria.

Intérêt littéraire

On remarque en particulier que Marivaux, ce maître du langage, sème au milieu de phrases ciselées de petites interjections anodines, comme pour libérer la vapeur de pulsions enfouies, enfermées à double tour par la rationalité de la langue, et qu'il y a beaucoup de soupirs dans la pièce ; que des répétitions mènent le dialogue entre Lisette et la Marquise, dans I, 1 : «*Ah !, Ah ! / soupirez- vous? vous soupirez*» - «*me suivre, je vous suis*» - «*retournez-vous-en [...] retournez-vous-en*» - «*leur tristesse, ma tristesse*» ; que l'amour peut se faire éloquent : «*Donnez-moi votre coeur pour compagnon de voyage et je m'embarque*».

Intérêt psychologique

«*La seconde surprise de l'amour*» se présente délibérément comme une étude sur le cœur humain, sur ceux de la Marquise et du Chevalier.

Mais, comme Shakespeare ou Molière, il plaça en contrepoint, des personnages secondaires plus ou moins comiques.

Le balourd Hortensius, l'érudit précepteur que la Marquise a engagé, qui est censé la distraire en lui enseignant les belles lettres, la morale, la philosophie, est un docte pédant et ennuyant, irrémédiablement inapte à saisir la vérité des coeurs. Tentant, tant bien que mal, de s'acquitter de sa tâche, tout en tournant des madrigaux pour amuser la suivante, Lisette, il enseigne à la Marquise que la philosophie est censée «*purger l'âme de toutes ses passions*.» (I, 14), évoque Sénèque qui écrit que «*la raison est un grand bien qu'il ne faut pas oublier*», affirme qu'il faut absolument «*fuir les passions qui nous la dérobent*», ce qui provoque son renvoi. Héritier de toute une lignée de pédants, il permet à Marivaux de s'en prendre avec un certain humour aux partisans des Anciens. Sommé de débarrasser le plancher, il se demande : «*N'est-ce pas une chose étrange qu'un homme comme moi n'ait pas de fortune ! Posséder le grec et le latin et ne pas posséder dix pistoles? Ô divin Homère ! Ô Virgile ! Et vous, gentil Anacréon ! Vos doctes interprètes ont de la peine à vivre ; bientôt je n'aurai plus d'asile.*» Il passe d'une servilité chanoinesque voulue ingrate à la mélancolie pure et parfaite

Les domestiques, Lisette et Lubin, lutins malicieux, déterminés, non seulement partagent les pensées de leurs maîtres, et contribuent à infléchir leurs projets, mais sont les miroirs de leurs désirs (Dans I, 2 et I, 3, Lubin passe des pleurs au rire : affligé comme son maître, il pleure et s'apitoie sur sa séparation avec Marton... jusqu'à ce qu'apparaisse un nouveau visage, celui de Lisette à laquelle il dit : «*Oui, mon maître soupire parce qu'il a perdu une maîtresse ; et comme je suis le meilleur coeur du monde, moi je me suis mis à faire comme lui pour l'amuser ; de sorte que je vais toujours pleurant sans être fâché, seulement par compliment.*» - Dès la fin du premier acte, il n'est plus tout à fait le même. Moins entier dans son chagrin, déjà ébranlé dans la certitude qu'il avait que sa douleur durerait éternellement. Ambivalent, il goûte déjà les plaisirs mélangés d'une nouvelle rencontre possible. «*Crac, me voilà infidèle tout de plein pied, et cela m'afflige : pauvre Marton! faudra-t-il que je t'oublie? [...] Ah ! pour cela, oui, cela sera bien vilain, mais cela ne manquera pas d'arriver : car j'y*

sens déjà du plaisir et cela me met au désespoir.» [I, 9]), les reflets de leurs errances amoureuses, veillant avec attention à leur jeu du chat et de la souris, leur valse-hésitation réjouissante.

Lisette lance l'action, en tendant à sa maîtresse un miroir où elle peut se voir non pas «*extrêmement changée*» par son chagrin, mais avec un teint de lis et de rose, des yeux «*fripons*». Elle réagit violemment quand sa maîtresse lui annonce qu'elle va épouser le Comte, devenir la belle-soeur du Chevalier qui va épouser la soeur du Comte. «*Hé ! Mort de ma vie, ne la soyez pas, renvoyez le Comte !*» (III, 12).

On ne trouve pas ici, à propos des serviteurs, le commentaire social qu'on trouve ailleurs, dans «*La fausse suivante*» ou dans «*L'Île des esclaves*», par exemple, où l'attaque est précise. Les commentaires de Lisette ou de Lubin, pour insolents qu'ils soient, ne sont pas très méchants.

Est au premier plan la Marquise, et c'est dans l'évolution de ses sentiments que l'action se concentre. Elle est une autre de ces jeunes veuves de Marivaux. Exaltée et ardente, elle ne concevait pas qu'elle pût aimer de nouveau, se croyait immunisée parce qu'elle n'admettait pas la possibilité de voir se renouveler le miracle des éblouissantes semaines qu'elle avait vécues avec son époux, se prétendait inconsolable, songeait au suicide. Mais elle est loin de l'amoureuse exclusive et tragique type Princesse de Clèves du XVII^e siècle. En fait, il y avait déjà chez elle dilution de son souvenir, progressif réveil de la coquetterie, petits ressentiments en route vers la jalousie. Et l'amour-propre se manifeste vite : son orgueil est piqué lorsque se profile l'ombre de la possibilité d'un rejet de la part du Chevalier. Bien sûr, elle ne veut pas se marier, mais, ne veut pas non plus qu'on la refuse. Rien que de penser à la disgrâce publique que causerait ce refus, à l'indélébile tache qu'il ferait à sa réputation, la jeune veuve frémit.

Le Chevalier timide et sentimental, mais élégant et charmant, s'était lamenté lui aussi de la perte de sa belle. On l'a vu entrer en scène, porteur d'une lettre à Angélique où il écrivait vouloir «*lui parler pour redoubler la douleur de sa perte, pour s'en pénétrer jusqu'à en mourir.*» (I, 7). Mais, de la même façon que chez la Marquise, le chagrin était en passe de s'estomper chez lui, et, quelques heures plus tard, il écrit à celle-ci que «*son amour pour elle durera aussi longtemps que sa vie.*» (III, 15). Il voit ses ardeurs attisées lorsqu'un rival apparaît : le Comte soupire d'amour pour la Marquise, et la «*douceur*» avec laquelle elle le traite met le Chevalier sur des charbons ardents.

Ils s'éprennent l'un de l'autre parce qu'ils ont trop en commun pour rester indifférents l'un à l'autre. Ils se découvrent, «reconnaissent» leurs douleurs respectives, simultanées. Des siècles plus tard, Georges Bataille allait parler de «communication par la blessure»... Cependant, il leur faut du temps, pour que, partant de l'amitié, l'amour trace son chemin, puis, par surprise, bouscule tout, dérange tout. Dans les duos entre eux, leur jeu d'aimantation et de répulsion est si sensible qu'on l'éprouve presque physiquement.

Ainsi, dans «*La seconde surprise de l'amour*», Marivaux observa, avec une acuité inégalée mais toujours souriante, les conflits de l'amour et de l'amour-propre, les ravages du narcissisme, et la manière dont le désir file droit vers son but avec voracité, sans que la raison raisonnante et les commandements de la volonté n'y puissent rien. Il transposa sa gravité, sa pudeur, son attention exquise, sa fragilité, dans le frémissement langoureux ou enflammé, la mélancolie diffuse, l'angoisse inconsciente, l'empressement délicat de la Marquise ou du Chevalier.

Intérêt philosophique

Née d'une longue méditation sur des passages des moralistes amis («*Le traité de l'amitié*», de Mme de Lambert, «*L'essai sur le bonheur*», de Fontenelle), mais sans doute aussi d'une interrogation personnelle sur le travail du deuil, «*La seconde surprise de l'amour*» met en évidence la voracité et les fausses intermittences de l'amour, les satisfactions narcissiques que recherche le moi, les moments où ce moi déchiré peut finir par se mettre en quête de lui-même.

On ne peut savoir quel véritable «message» Marivaux voulut délivrer.

Au moins illustra-t-il ce qu'il avait écrit dans *"Le spectateur français"*: «*Il y a des instants où la passion fournit aux humains des vues subites, auxquelles il est impossible qu'ils résistent, fussent-elles étourdies, et qui doivent l'emporter sur tout ce qu'ils avaient auparavant résolu de faire et qu'ils avaient cru le plus sage... La passion est souvent meilleure ménagère de ses intérêts qu'on ne pense, et la raison même dans de grands besoins la secourt de tout ce que ses lumières ont de plus sûr ; car l'homme est fait de telle sorte, que tout ce qu'il a lui sert, et vient à lui quand il le faut.*»

La pièce est une étude de l'amour comme sentiment d'insécurité profonde..

Destinée de l'oeuvre

Avec cette pièce, Marivaux s'efforça de conquérir la scène et le public du Théâtre-Français, et, de ce fait, elle fut appelée aussi *"La surprise française"*. Elle fut créée le 31 décembre 1727 dans la salle de la rue des Fossés Saint-Germain. Mais elle n'eut que quatre représentations, n'obtint donc qu'un succès médiocre. On accusa les Comédiens-Français, qui étaient plus habitués à la tragédie, d'avoir alourdi le texte de Marivaux.

Mais elle fut l'une des comédies de Marivaux le plus souvent reprise par la suite et le plus goûtée du public, encore aujourd'hui, attirant de nombreux metteurs en scène ou réalisateurs.

En 1959, elle fut mise en scène, d'une façon provocante et brechtienne, par Roger Planchon qui, le premier, s'aperçut que le théâtre de Marivaux n'avait rien de commun avec ce qu'on appelle le marivaudage, formula l'idée qu'il est sous-tendu par tout un arrière-plan social et même politique, qui avait échappé jusque-là aux tenants du bien-dire, des sourires en coin et des oeilades. La comédie irréaliste devint ainsi comédie de mœurs. Ce ne sont plus des personnages qui s'affrontent mais des conditions inégales.

En 1962, elle fut adaptée pour la télévision par Claude Dagues.

En 1981, à Montréal, au Théâtre du Nouveau Monde, elle fut montée par Jean-Louis Roux

En 1997, à Montréal encore, Alice Ronfard en fit une lecture noire, entraînant Marivaux du côté du drame, sinon de Sade. Le décor d'une froideur exquise (murs sombres disposés en demi-cercle, couverts de miroirs qui alternaient avec des reproductions saisissantes de nus féminins, les uns ligotés dans une pellicule de plastique, les autres des photos d'Edward Muybridge ; meubles recouverts de toile écrue, plancher laqué noir qui réfléchissait, avec un certain flou, les comédiens) et l'atmosphère étouffante tendaient vers un expressionnisme esthétisant et glacé. Elle annonça : «C'est un spectacle qui fait l'anatomie du comportement d'une femme», où se livra tantôt la bataille pure des convictions morales, tantôt celle, impure, de l'érotisation des désirs

En 2007, à Nanterre, dans le cadre du Festival d'automne, dans la mise en scène d'une modernité sans âge de Luc Bondy, la noirceur mélancolique se colora enfin d'un humour, d'une fraîcheur bienvenus (Lubin arrivait à vélo, tel un messenger moderne, populaire, de l'amour ; des éléments étaient manipulés à vue). Le décor unique était très dépouillé, présentait des éléments symboliques : une longue estacade sur pilotis flanquée de deux cabines balnéaire sombrement voilées, les maisons de la Marquise et du Chevalier, qui, vissées sur des rails s'approchaient, ou s'éloignaient doucement, selon l'état de leur complexe relation, en coulissant sur la passerelle au centre de la scène. Dans cette lumière humide et lagunaire, les acteurs, diaphanes et d'une divine élégance, jouaient avec une préciosité du souffle et une gestuelle lascive. Clotilde Hesme, juchée sur ses talons, était une Marquise errante, hurlant en silence, sonnée par une épreuve trop rude, incapable de goûter à la fin la félicité de sa deuxième chance. Micha Lescot était le Chevalier, Audrey Bonnet, Lisette.

En 2009, la pièce fut de nouveau adaptée pour la télévision par Vitold Krysinsky.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)